« Happy Island », de la chorégraphe **La Ribot.** JULIO SILVA CASTRO

Rendez-vous avec l'inattendu

Pour sa 48e édition, la manifestation francilienne mêle une fois de plus valeurs sûres et paris audacieux

Le Festival d'automne à Paris, dont la 48e édition s'étire amplement du 10 septembre jusqu'à la fin du mois de décembre, est un lieu de fidélité et de découverte, d'assurance et d'audace. Depuis sa création, en 1972, cette manifestation pluridisciplinaire, véritable point de départ de la saison culturelle en Ile-de-France, réalise avec curiosité et exigence la rencontre entre les arts de la scène – danse, performance, théâtre, musique – et des créateurs venus de tous horizons, de tous les pays (Egypte, Chine, Portugal, Danemark, Corée…). Pour certains, « Automne » est un passage presque obligé, de ces rendez-vous réguliers qui inscrivent une œuvre dans la continuité auprès du public. Pour d'autres, chaque année, le festival est une première, avec son lot de surprises, bonnes ou moins bonnes, mais qu'importe finalement puisque Automne s'est toujours fait défricheur, avec ce que cela implique d'incertitudes et de prises de risques.

L'édition 2019 qui s'ouvre s'inscrit pleinement dans ces lignes de force. Prenez Merce Cunningham (1919-2009). Le chorégraphe américain avait 53 ans quand Michel Guy créa le festival et l'invita pour son baptême du feu, jetant ainsi les bases d'une longue et fructueuse fidélité artistique. Cette année, dix ans après sa mort, la rétrospective Cunningham – le « Portrait » comme on l'appelle ici –, prendra la forme d'une multitude de rendez-vous et de pièces, d'hommages et de correspondances entre le passé et le présent. Prenez aussi l'Espagnole Maria Ribot, alias « La Ribot », 57 ans dont trente-sept de créations inclassables aux frontières de la danse, des arts plastiques et de la performance. Le public d'Automne connaît de longue date le travail explosif de cette danseuse et chorégraphe qui explore sans relâche la question du corps et de son utilisation. 2019 prolonge les liens avec, là aussi, un « Portrait », soit six productions dont une création, à découvrir jusqu'au 16 novembre.

Proximité renouvelée

Prenez encore Bob Wilson, Romeo Castellucci (*La Vita nuova*), Jérôme Bel (*Rétrospective*), Boris Charmatz (*Infini*, *Levée*), Mohamed El Khatib (*La Dispute*) ou Milo Rau (*Oreste à Mossoul*). Eux aussi font partie de l'identité d'un Festival d'automne qui cherche cette année à renouveler la proximité avec ses spectateurs, grâce notamment à des performances montées dans des espaces singuliers ; les artistes californiens Gerard & Kelly investissent ainsi la villa Savoye construite par Le Corbusier et la fondation Lafayette Anticipations accueille des « warm up sessions » consacrées à Merce Cunningham.

Sur son versant inédit, la manifestation joue une partition éclectique en conviant pour la première fois le metteur en scène de théâtre et d'opéra Calixto Bieito (*The String Quartet's Guide to Sex and Anxiety*), la comédienne Clotilde Hesme et le metteur en scène Fabien Gorgeart (*Stallone* d'après Emmanuèle Bernheim), l'artiste plasticienne et photographe Lena Herzog (*Last Whispers*) ou encore le trio Aurélie Charon-Amélie Bonnin-Caroline Gillet pour leur projet hybride *Radio Live*. A n'en pas douter, certains de ces artistes seront de nouveau à l'affiche lors des éditions suivantes, prolongeant ainsi un mouvement qui, depuis 1972, voit le Festival d'automne se renouveler dans la fidélité. ■

GUILLAUME FRAISSARD

Ce supplément a été réalisé dans le cadre d'un partenariat avec le Festival d'automne à Paris.

Le Monde
SAMEDI 7 SEPTEMBRE 2019

Merce Cunningham, libre corps à la créativité

De sa complicité avec John Cage à ses diverses collaborations avant-gardistes, le chorégraphe américain aura toujours laissé une large place à l'imprévisible, affirmant une gestuelle à la fois autonome et complexe

Simplicité d'un maître, humilité d'un grand modeste : Merce Cunningham s'est affirmé par le travail, l'artisanat du studio au quotidien. Dix ans après sa mort, le chorégraphe américain (1919-2009), dont on fête le centenaire de la naissance, fait l'objet d'un « Portrait » avec rien moins que neuf événements, projections de films, week-end d'immersion, et dix pièces majeures interprétées par cinq compagnies dont le Ballet de l'Opéra national de Paris. Programmé pour la première fois en 1972 par le Festival d'automne, Merce Cunningham, épaulé par le compositeur John Cage (1912-1992), a peu à peu affirmé l'emprise de sa gestuelle complexe, abstraite – terme qu'il rejetait, arguant que *« le corps est concret »* –, follement multidirectionnelle. Inspiré par les animaux, qu'il dessinait, par la vidéo dans les années 1970, puis par les nouvelles technologies dont le logiciel LifeForms découvert à 80 ans, il a peaufiné des partitions toujours plus savantes. *« La danse n'est jamais aussi intéressante que lorsque chaque pouce d'espace est comme pris au piège du mouvement »*, disait-il. Ce Portrait est dédié à Bénédicte Pesle (1927-2018), l'agent qui a accompagné Cunningham pendant tout son parcours. Lors de la première présentation au TEP, en 1964, à Paris, de la compagnie, sur l'invitation des chorégraphes Françoise et Dominique Dupuy, la troupe reçut des tomates. Dans les coulisses, le chorégraphe demanda à Bénédicte Pesle ce qu'il fallait faire. Elle répondit : *« On continue, let's prepare the next one ! »* Ce qui devint leur mot d'ordre. Survol au-dessus de soixante ans de création.

John Cage, supporteur n°1

Merce Cunningham, qui a commencé très jeune à apprendre la danse et les claquettes, rencontre le compositeur John Cage en 1938. Il étudie à la Cornish School de Seattle. Cage y accompagne les cours de danse au piano. Engagé de 1939 à 1945 comme interprète auprès de la chorégraphe Martha Graham, à New York, Cunningham retrouve Cage et collabore avec lui pour la première fois en 1944 pour un *« concert »* qui noue leur complicité. Ensemble, ils vont élaborer une œuvre chorégraphique et musicale des plus audacieuses. *« John a toujours été un supporteur très enthousiaste de Merce,* commente Laura Kuhn, du John Cage Trust, qui pilote l'opération La Fabrique John Cage & Merce Cunningham, les 28 et 29 septembre, au Centre national de la danse de Pantin. *Il disait même que lorsqu'il le voyait sur scène, il lui semblait reconnaître Vaslav Nijinski ! De 1947 à 1950, Merce ne dansera que sur du Cage. Ensuite, ils inviteront des musiciens comme David Tudor et bien sûr Takehisa Kosugi. Ils ont œuvré cinquante ans ensemble. »*

« Une expérience totale »

Avec Cage, dès les années 1950, Cunningham pose l'un des principes-clés de son art : la séparation de la danse et de la musique. Le vieux couple inusable toujours en train de se mirer l'un dans l'autre prend de la distance. Fini les yeux dans les yeux, adieu la fusion collé-serré ! Les deux partenaires déclarent leur indépendance. Après avoir décidé ensemble de la durée du spectacle, le chorégraphe et le compositeur cherchent chacun dans son coin. Le premier répète en silence avec sa troupe, tandis que le second fourbit sa partition. Aucun échange entre eux avant le jour de la première où chacun plonge le résultat de ses recherches dans la même Cocotte-Minute.

« Avec Merce, j'ai appris à déconstruire mon corps. Il nous faisait prendre des risques en permanence »

THOMAS CALEY
coordinateur de recherche au Ballet de Lorraine

Choc esthétique et émotionnel imprévisible, c'est toujours la première fois chez Cunningham-Cage. D'où parfois la sensation d'univers parallèles cohabitant sur le plateau mais aussi, soudain, d'embrasements harmonieux. Cette règle du jeu est la même avec le peintre ou le décorateur. *« On ne connaissait pas à l'avance la musique, les décors, les costumes,* se souvient le chorégraphe Ashley Chen, interprète chez Cunningham de 1999 à fin 2003, collaborateur de la Fondation Cunningham, aujourd'hui à la tête de la compagnie Kashyl. *C'était une expérience totale où tout se passait au même moment dans le même espace. »* Certains danseurs confient parfois ne pas écouter la partition sonore, souvent touffue et accidentée, pendant la performance tant elle ne les accompagne jamais en studio et tant aussi la complexité chorégraphique les mobilise entièrement.

Ecouter et regarder la musique

Deux spectacles en un. Chaque pièce de Cunningham se joue avec la musique live, compositeurs et instrumentistes installés dans la fosse d'orchestre, sur le côté du plateau ou carrément dessus comme, par exemple, *Nearly 90* (2009), maousse gâteau d'anniversaire du chorégraphe, qui profitait de la présence de Sonic Youth. Véritable concert dansé, immersif le plus souvent, chaque spectacle, en général de courte durée, attaque de tous les côtés. On peut choisir de regarder et écouter la musique – avec ces tables de mixage et multiples accessoires – et/ou d'observer la chorégraphie. Souvenir palpitant d'*Un jour ou deux*, créé en 1973 à l'Opéra national de Paris, et repris en 2012 : l'exécution de la partition de Cage pour boîtes en carton, clarinette, violoncelle et piano était un régal spectaculaire. Tout aussi envoûtant, *Inlets* (1977) glisse sur les glouglous subaquatiques de gros coquillages remplis d'eau que trois manipulateurs basculent, et c'est encore du Cage. Mais la liste des musiciens-partenaires de Cunningham est plus longue que le bras. Citons : Brian Eno, Radiohead, Sigur Ros, Mikel Rouse, Gavin Bryars…

Chanter avec son corps

Le silence, qui n'en est jamais vraiment un, a impulsé le fameux concert intitulé *4' 33"* composé par John Cage, durant lequel un pianiste reste assis pendant quatre minutes et trente-trois secondes face à son instrument. Ce silence devient le matelas pneumatique de la danse de Cunningham, qui crée ses pièces sans aucun support sonore. Il lui permet de trouver sa musicalité propre sans s'accrocher à des notes préécrites. L'apparition sur scène d'un interprète cunninghamien plonge illico le spectateur dans la fibre musculaire spécifique du geste et son haché si particulier. *« Pour quelqu'un venant du classique comme moi, danser pour la première fois en silence chez Merce a été un choc*, se souvient Petter Jacobsson, directeur du Ballet de Lorraine, étudiant en 1995 au studio de Cunningham, à New York. *Mais on réalise vite que le rythme intime du mouvement est encore plus clair sans musique. On chante avec son corps et on est incroyablement libre. Car Merce laissait chacun s'emparer à sa façon de ce qu'il proposait. »*

Equipes de rêve

Une scène belle comme une page blanche sur laquelle vont s'incruster les danseurs en justaucorps – plus que parfait pour dessiner les moindres détails articulaires du mouvement – sur fond de toiles peintes et de projections de lumière. Les interprètes deviennent les taches de couleur ou les coups de pinceau d'un tableau vivant dont toutes les composantes ont autant d'importance les unes que les autres. Au coude-à-coude d'abord avec le

« Fabrications », une pièce de Merce Cunningham. BERNARD PRUDHOMME

plasticien Robert Rauschenberg (1925-2008), Cunningham va rassembler des équipes de rêve avec par exemple Andy Warhol qui lui confie les coussins argentés gonflés à l'hélium de son installation *Silver Clouds* pour le planant *RainForest* (1968), Jasper Johns sous influence Marcel Duchamp dans *Walkaround Time* (1968), mais encore Frank Stella, Roy Lichtenstein ou Ernesto Neto. Parmi les chefs-d'œuvre, *Summerspace* (1958), dont les costumes avaient été réalisés à la bombe et au pochoir par Rauschenberg, fait miroiter des dessins multicolores et pointillistes beaux comme un aveuglement solaire. *Sounddance* (1975), sur une musique électro de David Tudor, l'une de ses pièces les plus suggestives, surgit telle une tornade au centre d'un sublime rideau doré conçu par Mark Lancaster.

Guidé par le hasard

Le plus épatant paramètre d'invention de Cunningham, celui qui sans doute lui a ouvert en grand les vannes de l'imagination, est le hasard. Pour échapper à sa subjectivité et son fonctionnement, dont on sait qu'il piège chacun dans une grille d'habitudes, Cunningham joue certains moments de la création aux dés – il en possédait de très beaux – ou en feuilletant le Yi Jing, livre chinois de divination. A partir des années 1950, il aime ainsi travailler sa danse au corps à travers des procédés aléatoires. Il tire au sort le déroulé des pas, les entrées et les sorties des danseurs ainsi que le placement dans l'espace. Rarement présentée, créée en 1987, reconstruite par le Ballet de Lorraine, *Fabrications* compile 64 enchaînements variables chaque soir ainsi que le nombre d'interprètes selon le résultat du « pile ou face ». En 2003, au Théâtre de la Ville, à Paris, Cunningham fera entrer le public dans sa cuisine. En compagnie de Gérard Violette, directeur du lieu de 1968 à 2008, et d'autres personnalités, il choisit en direct les musiques, les décors, les costumes et le plan-lumière : l'ordre de la chorégraphie avait été tiré dans l'après-midi pour laisser aux performeurs le temps d'articuler l'affaire. Ce jeu extrême, cet inconfort excitant lui évitaient, disait-il, *« d'être dans la répétition de sa propre pensée »*.

« Pas question de faire le beau »

Danser du Cunningham, dont la base est classique avec une utilisation huilée de la colonne vertébrale et du torse, est un féroce exercice. Son écriture conflictuelle déclenche à la seconde des mouvements de tous les membres qui filent à l'opposé. *« C'est lui qui montrait les pas, et nous les apprenions,* se souvient Thomas Caley, danseur chez Cunningham de 1993 à 2000, coordinateur de recherche au Ballet de Lorraine. *Au travail, il était très professionnel, direct et droit, jamais émotionnel, d'une énergie infatigable, et jamais blasé. Avec lui, j'ai appris à déconstruire mon corps. Il nous faisait prendre des risques en permanence. Parfois, ce qu'il proposait était carrément impossible. » « Mais ça ne le gênait pas quand on tombait sur scène,* poursuit Ashley Chen. *"C'est pas mal mais tu feras mieux demain", nous disait-il. C'était l'enfer d'apprendre ses enchaînements. J'ai mis un an à véritablement comprendre ce qu'il désirait. Plus que le beau geste final, on cherche chez Merce à organiser son propre corps pour réussir la tâche qu'il nous a demandé : un équilibre tordu, un saut impossible. Sa gestuelle est un incroyable travail de coordination, qui exige une concentration telle qu'on est obligé d'être sans fioritures. Pas question de faire le beau, on n'a pas le temps. Et cette sincérité rend très juste. »* ■

ROSITA BOISSEAU

¶ À VOIR
PORTRAIT MERCE CUNNINGHAM
du 28 septembre
au 21 décembre.
Neuf événements,
dont des projections de films,
un week-end d'immersion,
dix pièces majeures.
L'intégrale du programme
est à retrouver sur
www.festival-automne.com

Maria Ribot, haute en couleur

La chorégraphe espagnole, inspirée par la peinture, a su faire de son corps une large palette d'expressions

A 57 ans, Maria Ribot, alias La Ribot, s'offre un joli cadeau de rentrée : un « Portrait », hommage à son travail, avec six productions, dont une création, *Please Please Please,* avec Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, à l'affiche dans quatre théâtres, du 14 septembre au 16 novembre. Pas de quoi faire frémir la performeuse aguerrie qui se déclare *« très touchée »* par ce coup d'éclat. *« Je dois assurer, c'est clair, en particulier les trois heures de* Panoramix, s'exclame-t-elle. *J'avais peur lorsque j'ai joué ce spectacle en 2003, mais tout était inscrit dans le corps et la mémoire et je me suis bien amusée. »*

Cœur battant de son parcours, *Panoramix* rassemble trente-quatre performances courtes et incisives baptisées à l'origine *Piezas distinguidas,* sur les cinquante-trois conçues entre 1993 et 2003 par La Ribot, qui compte bien en additionner cent au total dans sa vie. Une dizaine d'autres sont proposées dans *Another distinguée*. Programmé dans les théâtres, mais aussi dans les galeries d'art, ce catalogue de numéros le plus souvent interprétés en solo la met en scène au plus près des spectateurs. Elle les accueille allongée nue face à un miroir pendant qu'ils s'installent autour d'elle. Sur les murs, des vêtements et des accessoires sont scotchés. Et la voilà en train de courir entre les gens avec un carton pour se dissimuler, puis saucissonnée tel un paquet bon à livrer, enfin prise en sandwich dans une chaise pliante qu'elle active de plus en plus vite comme saisie en plein trip sexuel…

« Le corps est le territoire le plus direct pour s'aimer et se détruire, commente-t-elle. *On peut en user, en abuser. Un corps nu, c'est aussi comme une toile, plus abstrait que lorsqu'on est habillé. C'est un outil très pratique lorsqu'on travaille comme moi avec des accessoires qui en modifient sans cesse la signification. Et, en tant que danseuse, son expression, qui n'a pas besoin de mots, me fascine toujours. »* Des corps quels qu'ils soient, d'ailleurs. Des amateurs se jettent en apnée dans l'arène hystérique de *40 espontaneos* ; des handicapés interprètent *Happy Island* (2018), réalisé avec la troupe portugaise Dançando com a Diferença. Plus intimement, Maria Ribot ne campe jamais sur le même registre. Drôle, tragique, satirique, ironique, grave, elle balaye les nuances d'un féminin volatil qui déborde du cadre avec une épatante facilité.

Le rire, motif de prédilection

Au carrefour de la chorégraphie, des arts plastiques, de la performance et de la vidéo, Maria Ribot est d'abord danseuse. Classique dès l'âge de 13 ans, à Madrid où elle est née, elle file parfaire sa technique à l'école de danse de Cannes, bascule dans le contemporain, déboule à New York avant de revenir dans sa ville natale. Elle y fonde, en 1986, la compagnie Bocanada Danza, qu'elle dirige jusqu'en 1989 avec la chorégraphe Blanca Calvo. Deux ans plus tard, elle se risque seule dans un strip-tease multicouche intitulé *Socorro ! Gloria !,* moteur des *Piezas distinguidas*. Elle cite parmi ses références Pina Bausch (1940-2009), Loïe Fuller (1869-1928), ses amis et contemporains Olga Masa, Claudia Triozzi, Jérôme Bel… Plus largement, elle évoque le poète Joan Brossa, la photographe Cindy Sherman, la plasticienne Yayoi Kusama, les écrivains Virginie Despentes et Paul B. Preciado. Mais aussi le cinéma muet et la peinture, *« celle de Goya pour le noir, de Miro pour le bleu, d'Uccello pour l'orange et le jaune »*…

Celle qui se revendique *« hétérogène »* l'est à tous les niveaux. Ses productions couvrent un large spectre. Parallèlement aux spectacles et à l'exposition, elle présente différents films dont *Mariachi 17* (2009), visite chahutée dans les coulisses d'une création, et *Film noir* (de 2014 à 2017), hommage aux figurants du cinéma. A l'affiche également, l'installation *Walk the Chair* (2010), avec son amas de chaises pliantes – son objet fétiche – qui appartient à la collection du Centre Pompidou. Parmi ses motifs de prédilection, le rire dilate trois pièces : *40 espontaneos* (2004), *Laughing Hole* (2006), inspirée par l'horreur de Guantanamo, et *Executions* (2012). *« Le rire est d'abord hédoniste dans le premier spectacle, puis il devient violent et dur, diabolique même ; enfin, il sonne faux pour faire déraper la machine du classique »,* explique celle qui se révèle très clown. Dans *Gustavia* (2008), duo avec Mathilde Monnier, toujours en tournée, elle appuie sur la pédale comique dans un numéro de fausses jumelles happées par la mécanique burlesque.

Pour *Please Please Please,* conçue avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, elle se confronte à un texte sur la famille, la transmission mais aussi le poids de la norme et de l'institution sur les êtres. *« Comment se rapprocher de ses enfants ? Comment nous voient-ils ? font partie des questions que nous nous sommes posées,* glisse-t-elle. *Nous évoquons aussi dans cette pièce des figures marginales comme celle de l'artiste mais aussi du cafard… »* Une échelle d'intensités que La Ribot, femme multiple et insaisissable, devrait monter et descendre à toute allure. ■

R. BU

¶ À VOIR
SE VENDE – PARTIE I
du 14 au 23 septembre
au Centre Pompidou
SE VENDE – PARTIE II
du 5 octobre au 16 novembre
au Centre national de la danse
PANORAMIX
du 14 au 22 septembre.
au Centre Pompidou
LAUGHING HOLE
le 5 octobre
au Centre national de la danse
PLEASE PLEASE PLEASE
le 15 octobre à l'Espace 1789
et du 17 au 20 octobre
au Centre Pompidou
HAPPY ISLAND
du 7 au 9 novembre
au Centre national de la danse
ANOTHER DISTINGUÉE
du 13 au 16 novembre
au Centquatre-Paris

ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE
direction Stéphane Braunschweig
saison 2019 2020

19 septembre – 9 octobre / Berthier 17e
I am Europe
Falk Richter
en français et en plusieurs autres langues, surtitré en français

20 – 29 septembre / Odéon 6e
Orlando
Virginia Woolf / Katie Mitchell
en allemand, surtitré en français

1er – 17 novembre / AU CENTQUATRE
Le présent qui déborde
O agora que demora / Notre Odyssée II
Homère / Christiane Jatahy
en plusieurs langues, surtitré en français

8 novembre – 8 décembre / Odéon 6e
Les Mille et Une Nuits
Guillaume Vincent

15 novembre – 14 décembre / Berthier 17e
Nous pour un moment
Arne Lygre / Stéphane Braunschweig
création

10 janvier – 2 février / Berthier 17e
Un conte de Noël
Arnaud Desplechin / Julie Deliquet

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40
CERCLE DE L'ODÉON | arte TROISCOULEURS Le Monde France Culture France Inter france•tv

Le Monde
SAMEDI 7 SEPTEMBRE 2019

Lena Herzog : « J'ai écouté ces voix, leur musicalité, leur humanité »

ENTRETIEN | Avec « Last Whispers », création audiovisuelle sur les langues menacées de disparition, la photographe met en images des enregistrements autochtones. Un oratorio cosmique

La photographe Lena Herzog, auteure de « Last Whispers ». RACHEL LORENZ

Créée en 2016, à Londres, sous la forme d'une installation, *Last Whispers*, de Lena Herzog, emprunte sa matière première à une quarantaine de langues en voie de disparition. Sa version pour grand écran est présentée en France, alors que l'Unesco a fait de 2019 l'Année internationale des langues autochtones. Une fois n'est pas coutume, la photographe de 49 ans déborde ici du cadre de l'image.

« Last Whispers » est sous-titré « oratorio ». Cela signifie-t-il que la musique en constitue la dimension la plus importante ?

A l'origine, le projet devait être photographique. Je suis allée prendre des photos des derniers locuteurs d'une langue, mais je les ai aussi enregistrés en pensant que je diffuserais les voix dans l'environnement des portraits. J'en ai ultérieurement téléchargé, car beaucoup sont en accès libre et je me les suis passées en boucle quand j'étais dans mon labo à réaliser des tirages pour d'autres projets.

Donc, pendant des années, j'ai écouté ces voix dans le noir et, peu à peu, j'ai pris conscience qu'elles formaient un chœur et que le plus important ne résidait pas dans le sens mais dans la musicalité de la phrase et dans son humanité. Voici pourquoi c'est un oratorio. Le projet s'est donc transformé en une proposition audiovisuelle qui met le son au premier plan et l'image au second.

N'est-ce pas étrange de voir vos photographies présentées dans un environnement sonore ?

Si, très. D'autant plus que ce projet concerne l'extinction des peuples, et que la disparition conduit au silence. Je connais le phénomène parce que j'ai été moi-même délocalisée. J'ai grandi en Russie et j'ai émigré aux Etats-Unis à l'âge de 20 ans. J'ai adopté l'anglais et j'ai en quelque sorte perdu la culture qui m'avait construite. Cependant, ma situation est différente. Deux cents millions de personnes parlent russe. Il existe une littérature que je peux me procurer pour me souvenir. Rien de tel avec la plupart des 7 000 langues parlées sur Terre et dont la moitié aura disparu avant la fin du siècle.

Votre message relève-t-il de la crainte ou de l'espoir ?

C'est là toute la question.

La musique invite à l'optimisme, car les chants permettent de garder les paroles en vie. Et puis, vous faites intervenir des voix d'enfants…

Les enregistrements dont on dispose ont souvent été réalisés avec des personnes âgées, les jeunes ne parlant plus la langue de leurs ancêtres. Cependant, je ne voulais pas faire un requiem : je n'ai pas dit qu'il s'agissait de langues qui avaient disparu, mais de langues qui étaient sur le point de disparaître. Nuance. J'ai travaillé avec des archives, mais aussi avec des linguistes qui se rendaient sur le terrain. Et je les ai suppliés de m'envoyer des voix d'enfants. Quand celles-ci surgissent parmi les autres, l'effet est saisissant.

Le film comporte une longue séquence de noir, intitulée « Entracte ». Pourquoi ?

Ce fut le moment le plus risqué. J'avais conscience que cela pouvait être pris pour un problème technique et j'ai d'ailleurs vu des gens se tourner vers le projecteur… Cette minute, qui pour certains dure une éternité, est un moment de désorientation. Je veux que, provisoirement dépourvu de repères, le spectateur se sente dans la peau des personnes dont la langue est en voie de disparition.

Sur le plan visuel, vous maniez également des symboles : un petit point disparaît comme une langue en danger, une étoile explose en attestant la mort d'un monde…

C'est intentionnel. J'ai également utilisé des enregistrements réalisés par le Laser Interferometer Gravitational-Wave Observatory (LIGO). Des ondes gravitationnelles captées dans l'espace et transcrites de telle manière qu'on puisse les entendre. J'ai appelé Kip. S. Thorne, chercheur au LIGO, afin d'utiliser les enregistrements qui, plus tard, en 2017, lui ont valu le prix Nobel de physique avec Rainer Weiss et Barry C. Barish.

Votre oratorio se situe toujours entre deux éléments contraires : nature et culture, terre et cosmos, passé et futur. Invite-t-il à une réflexion sur la place de l'homme dans le monde ?

Absolument. Quand j'ai considéré ces langues, j'ai pensé à leur fin, mais, bizarrement, aussi à leurs origines. Le plus grand challenge fut de devoir constamment passer de la nanomesure – l'inflexion de la voix – à la dimension cosmique – la disparition d'une culture – et, pourtant, j'ai souvent eu l'impression de boucler un cercle. Vous ne pouvez pas séparer la pensée du langage. La langue est le fondement de l'acte créateur et la voix est son unité de base.

Vous avez engagé deux « sound designers », Marco Capalbo et Mark Mangini. N'avez-vous pas craint une disparité de style dans le traitement du matériau ?

Si, au début. Après avoir auditionné de nombreux musiciens, je m'étais dit que ce serait soit l'un soit l'autre. Puis j'ai décidé de travailler avec les deux. Mark, c'est Rachmaninov, quelqu'un de très chaleureux. Marco, c'est Stravinsky ; avec lui, chaque chose doit trouver sa place. Il me fallait les deux, car je voulais exprimer tant le lyrisme de la langue que la vérité liée à sa disparition. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE GERVASONI

À VOIR
LAST WHISPERS
de Lena Herzog,
le 21 novembre
au Théâtre du Châtelet,
les 22 et 23 novembre
au Théâtre de la Ville - Espace Cardin,
le 7 décembre
à la Maison de la musique de Nanterre

Les compositeurs font leur cinéma

En dehors du face-à-face entre Matthias Pintscher et Mark Andre régi par des œuvres strictement instrumentales, les concerts de la 48e édition du Festival d'automne promettent de donner à voir autant, sinon plus, qu'à entendre. C'est le lot habituel des œuvres de Benedict Mason, en particulier des *ChaplinOperas* (1989), qui constituent le principal *hit* de son catalogue. De la musique de film qui fait en sorte que le spectacle ne se situe pas uniquement sur l'écran.

De Chaplin à Stravinsky

Si le *bad boy* de la musique contemporaine anglaise convoque un ensemble d'instrumentistes et de chanteurs pour accompagner en direct trois courts-métrages réalisés par Charlie Chaplin en 1917 – *Easy Street*, *The Immigrant*, *The Adventurer* –, il ne se contente pas de souligner certains effets comiques par des bruits échantillonnés, mais il remodèle aussi l'histoire (son « livret » d'opéra) en y intégrant des répliques inattendues. Ainsi, le dernier volet du triptyque s'appuie-t-il sur une lettre adressée par Stravinsky à Chaplin, en 1937, soit vingt ans après la sortie du film. Maître du montage postmoderne (dont *Drawing Tunes and Fuguing Photos* sera également programmé en fin de festival), Benedict Mason a étudié le cinéma avant de passer à la composition. Ceci explique cela.

Pour *The String Quartet's Guide to Sex and Anxiety*, Calixto Bieito associe deux quatuors. D'une part, le nec plus ultra des cordes classiques, pour interpréter des partitions de Ligeti et de Beethoven, et, d'autre part, quatre acteurs, pour restituer principalement le texte *The Age of Anxiety*, de W.H. Auden. Parmi les références du metteur en scène espagnol, encore des films : d'Andreï Tarkovski, de Béla Tarr et de Luis Buñuel.

Souvent investie par le Festival d'automne, l'église Saint-Eustache, à Paris, accueillera *Disparitions*, une performance d'Antonin-Tri Hoang pour petit ensemble, dispositif électronique et lumières. Dans ce lieu apparenté, selon le musicien, au *« squelette d'un instrument géant, paléontologique »*, une instrumentiste s'avancera au milieu du public sans que ce dernier sache si elle va jouer ou non. Un mode de fonctionnement qu'il dit répéter d'œuvre en œuvre, en se mettant à la place d'un spectateur dans une salle de cinéma. *« Qu'est-ce que je vois ? »*, se demande-t-il alors. La question a dû également trotter dans la tête de Claude Vivier, dont le portrait, amorcé en 2018, se poursuit, entre autres, avec son *Journal*, au caractère hallucinatoire. ■

P. GI

Clotilde Hesme retrouve l'œil du tigre

PORTRAIT | Adapté d'une nouvelle d'Emmanuèle Bernheim, « Stallone » met en scène une jeune femme qui reprend sa vie en main grâce à « Rocky III ». Une renaissance qui fait écho à la carrière de la comédienne, un temps sortie des radars

Clotilde Hesme, en 2017. BENOIT TESSIER/ REUTERS

Non, je ne vais pas enfiler de gants de boxe ! Pas sur les mains, en tout cas… », prévient en riant Clotilde Hesme. Oui, mais où, alors ? Pour le savoir, il faut découvrir *Stallone*, qui voit la reine Clotilde revenir au théâtre, dans ce Festival d'automne où elle est à l'affiche en compagnie d'autres belles actrices – Jeanne Balibar avec Frank Castorf, Jolente De Keersmaeker avec le tg STAN et Tiago Rodrigues…

Clotilde Hesme ne joue pas non plus Sylvester Stallone, acteur qu'elle trouve pourtant très largement *« mésestimé, parce qu'il a caché sa sensibilité et son intelligence derrière ses muscles »*. Ce qu'elle joue, c'est à la fois le récit et l'héroïne d'une nouvelle, fulgurante comme un uppercut, d'Emmanuèle Bernheim. Dans *Stallone*, l'écrivaine et critique de cinéma, disparue en 2017, imagine une héroïne qui lui ressemble. Une jeune femme qui s'appelle Lise, et qui décide de reprendre les rênes de sa vie après avoir vu *Rocky III, l'œil du tigre*, de et avec Sylvester Stallone.

L'inoxydable Rocky Balboa et l'acteur qui l'incarne vont accompagner Lise tout au long de son existence, comme un de ces secrets qui vous aident à vivre, n'ont de sens que pour vous, mais sont un des ressorts essentiels de votre destinée. Le projet de porter cette histoire au théâtre, imaginé en compagnie du cinéaste Fabien Gorgeart, avec qui elle a tourné *Diane a les épaules* (2017), va bien à Clotilde Hesme, grande fille qui aime *« être libre dans* [son] *genre »*.

Une féminité inédite

Le mot de « genre » est ici à prendre à tous les sens du terme. Clotilde Hesme, avec sa beauté de longue liane brune aux yeux verts, a inventé une forme de féminité inédite dans le théâtre et le cinéma français : une féminité qui ne reproduit pas les clichés du féminin, et qui ne copie pas ceux du masculin. Libre dans son genre, aussi, elle qui a débuté avec Philippe Garrel, mais revendique de *« n'appartenir à aucune famille »*, elle qui est surtout connue du grand public par le cinéma, mais ne s'est jamais éloignée longtemps du théâtre, comme colonne vertébrale essentielle.

« Ce qui me touche énormément dans le texte d'Emmanuèle Bernheim, c'est ce récit de la manière dont une œuvre d'art peut changer votre vie. C'est une idée qui fait fortement écho chez moi », raconte-t-elle, elle qui a grandi à Troyes (Aube), dans une famille modeste éloignée du cinéma et du théâtre, en compagnie de ses deux sœurs, Annelise Hesme et Elodie Hesme, également actrices.

En 2013, la comédienne de *Chocolat*, le film de Roschdy Zem, et des *Revenants*, la série de Fabrice Gobert, après avoir joué au théâtre avec Bruno Bayen, Luc Bondy ou Christophe Honoré, devait incarner Rosalinde, l'héroïne travestie de *Comme il vous plaira*, de Shakespeare, sous la direction de Patrice Chéreau. Et puis Chéreau est mort, en octobre de cette année-là, et Clotilde Hesme a eu envie de tout arrêter. *« Je suis restée bloquée dans la forêt d'Arden* [lieu où se situe la pièce] *pendant un bon moment,* se souvient Clotilde Hesme avec son humour léger. *Avec Luc Bondy, Bruno Bayen et Patrice Chéreau, j'ai eu la chance de rencontrer des hommes fabuleux, qui m'ont énormément apporté, mais qui appartenaient à une autre époque. »*

Luc Bondy l'a rattrapée par la peau du cou, en 2014, pour jouer Elmire dans *Tartuffe* aux côtés de Micha Lescot. Puis Luc Bondy est mort, lui aussi, en 2015, ainsi que Bruno Bayen, en 2016. *« Je me suis demandé si je n'appartenais pas à une autre époque, moi aussi,* sourit Clotilde Hesme. *Hormis François Orsoni, que je connais depuis longtemps, les jeunes metteurs en scène ne s'intéressaient pas à moi. Et puis les actrices vieillissent beaucoup plus vite que les acteurs, vous avez remarqué ? A l'approche de la quarantaine, les propositions ne se bousculent plus. »*

A 40 ans tout juste, qu'elle vient d'avoir, le 30 juillet, *Stallone* a donc la saveur d'une renaissance. *« J'avais très envie d'une parole plus intime, plus personnelle, mais sans être dans l'autofiction ou l'autobiographie. Fabien Gorgeart m'a fait découvrir Emmanuèle Bernheim, avec l'idée d'adapter au cinéma son récit* Tout s'est bien passé, *que nous tournerons dans quelques mois. Parallèlement, on s'est dit que* Stallone *pourrait donner lieu à une adaptation théâtrale. Il y a dans la nouvelle cette dimension, que j'aime beaucoup, où l'intime peut devenir universel et populaire. »*

Une belle partition

Et, de fait, *Stallone*, véritable *« précipité de vie »* (et de mort), est une belle partition pour sa vitalité, sa fraîcheur, son humour, son jeu dénué de lourdeur et de pathos, sa manière de se promener librement dans les identités féminine et masculine – après avoir joué Baal, le monstre de Brecht, avec François Orsoni, elle sera Coriolan, le chef de guerre shakespearien, la saison prochaine, avec le même metteur en scène. *« C'est comme des poupées russes,* analyse-t-elle : *moi, qui suis une actrice, je joue une jeune femme qui mène une vie tranquille et ordinaire, mais qui s'identifie à un acteur et à ses personnages de films d'action violents, films d'action qu'adorait Emmanuèle Bernheim, double de son héroïne. »*

« J'avais très envie d'une parole plus intime, plus personnelle, mais sans être dans l'autofiction ou l'autobiographie »

Par le biais du film d'action, on retrouve le rôle fondamental du théâtre : offrir une catharsis à la violence que l'on porte en soi

On est là loin de la littéralité qui empoisse tellement l'époque, et qui souvent ne sert qu'à réassigner aux êtres leurs identités construites par la société. Et, par le biais d'un genre cinématographique mineur, le film d'action, on retrouve le rôle fondamental du théâtre, qui est bien d'offrir une catharsis à la violence que chacun porte en soi.

Ce genre de détour sied bien à Clotilde Hesme et à son élégance, elle qui a la capacité de vivre les rôles qu'elle joue avec une grande intensité, mais sans se laisser contaminer par eux. Un jour, il y a longtemps de cela, plus de vingt ans – elle avait à peine 18 ans –, un des cinéastes portugais les plus flamboyants et irrécupérables, Joao Cesar Monteiro (disparu en 2003), avec qui elle devait jouer dans une adaptation de *La Philosophie dans le boudoir*, de Sade (projet qui n'a pas abouti), lui avait dit : *« Tu as une lumière dans le regard, il ne faut pas que tu la perdes. »* Clotilde Hesme n'a pas oublié. Elle a une lumière, oui. Avec des ombres dessinées derrière elle. ■

FABIENNE DARGE

À VOIR
STALLONE
d'après Emmanuèle Bernheim
Conçu par Fabien Gorgeart et Clotilde Hesme,
du 8 au 19 octobre
au Centquatre-Paris

LES AMIS DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Association loi 1901, sous la présidence de Jean-Jacques Aillagon

Le Festival d'Automne à Paris remercie l'ensemble des membres de l'association des Amis du Festival, pour leur soutien à sa 48e édition :

GRAND MÉCÈNE
Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent

MÉCÈNES
Fondation d'entreprise Hermès, Fondation d'entreprise Fiminco, Fondation d'Entreprise Philippine de Rothschild, Fonds de dotation Emerige, King's Fountain
Kering | Women In Motion, Warner Music Group, Arte, Koryo
Jean-Pierre de Beaumarchais, Darius Langmann, Lily Safra, Juliette de Wouters-Chevalier

GRANDS DONATEURS
Fonds Handicap & Société, Impala, Fondation d'entreprise La Poste
Frédérique Cassereau, Alexandre et Charlotte de Coupigny, Jean-Claude Meyer, Sydney Picasso, Judith Pisar, Aleth et Pierre Richard

DONATEURS ET AMIS
Jean-Jacques Aillagon, Irène et Bertrand Chardon, Francis Charhon, Philippe Crouzet, Hervé Digne, Aimée et Jean-François Dubos, Susana et Guillaume Franck, Sylvie Gautrelet, Arnaud de Giovanni, France Grand, Agnès et Jean-Marie Grunelius, Nathalie Guiot, Jean-Philippe Gauvin, Louis Labadens, Ishtar Méjanès, Pierre Morel, Nicole Nespoulous, Tim Newman, Caroline Pez-Lefèvre, Claude Prigent, Bertrand Rabiller, Ariane et Denis Reyre, Yves Rolland, Myriam et Jacques Salomon, Guillaume Schaeffer, Agnès et Louis Schweitzer, Nancy et Sébastien de la Selle, Bernard Steyaert, Anne Terrail, Arthur Toscan du Plantier, Sylvie Winckler

REJOINDRE LES AMIS DU FESTIVAL, C'EST :
- Accompagner le Festival dans sa mission de création pluridisciplinaire et internationale
- Faciliter l'accès à la création et soutenir les actions de sensibilisation
- Bénéficier d'avantages (invitations, soirées, billetterie prioritaire, déduction fiscale…)

Contact : +33 1 53 45 17 05 / amis.fap@festival-automne.com

Le Monde
SAMEDI 7 SEPTEMBRE 2019

Anna Karénine en prise avec le réel

Avec « The Way She Dies », le metteur en scène Tiago Rodrigues veut faire résonner le célèbre roman russe avec nos vies intimes et collectives

Extrait de la pièce « The Way She Dies », de Tiago Rodrigues. FILIPE FERREIRA

Un petit pavé d'à peine un demi-kilo, 490 grammes pour être précis, et pourtant tout un monde, qui accompagne des millions de lecteurs depuis 1877 : la Russie du XIXe siècle, l'amour fou et interdit, le désir bridé des femmes et la tragédie qui l'accompagne, la réflexion irremplaçable sur ce qu'est une vie authentique, dégagée des masques sociaux. C'est *Anna Karénine*, de Tolstoï, qui s'invite en « guest star » dans le Festival d'automne, telle que l'approchent l'auteur et metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, deux de ses comédiens, Isabel Abreu et Pedro Gil, et deux des acteurs flamands de la bande du tg STAN, Jolente De Keersmaeker et Frank Vercruyssen.

Telle qu'ils l'approchent, oui : *The Way She Dies*, le spectacle qu'ils signent ensemble, n'est pas une adaptation en bonne et due forme du roman-fleuve de l'écrivain russe. *« Déjà, adapter* Anna Karénine *au théâtre paraissait à la fois démesuré et vain,* s'amuse Tiago Rodrigues. *Mais surtout, depuis* Bovary [spectacle présenté au Théâtre de la Bastille en 2016, et dans lequel il abordait le roman de Flaubert par le biais du procès intenté à l'écrivain pour « outrage »], *je m'intéresse de plus en plus à l'idée d'arriver à l'œuvre choisie après un long détour. »*

« Fais le tour, fais le détour », dit le personnage du Grand Courbe dans *Peer Gynt*, d'Ibsen. Tiago Rodrigues, après avoir discuté des heures durant avec ses comédiens-coauteurs, a fait le tour, pour arriver à une fiction qui emboîte l'histoire d'*Anna Karénine* – la ligne narrative principale, du moins, celle qui tourne autour de l'héroïne et du comte Vronski – dans une autre, mettant en scène deux couples en regard, l'un à Lisbonne, dans les années 1970, l'autre à Anvers, aujourd'hui.

« C'est comme une matriochka [poupée russe], *une boîte dans la boîte,* raconte Tiago Rodrigues. *Le cœur de la pièce, c'est la manière dont la lecture du roman agit sur la vie de ces deux couples. A quel point les mots des morts peuvent-ils être ressuscités jusqu'à influencer nos vies ? Il y a quelque chose de dangereux dans ce livre, qui peut transformer le couple que l'on est en train de vivre. J'aime caresser l'idée que la lecture peut nous faire aimer, ou au contraire ne plus aimer. La littérature comme une clé de la possibilité de tomber amoureux... »*

Un outil de changement

D'une héroïne à l'autre, d'Emma Bovary à Anna Karénine, Tiago Rodrigues déploie les résonances entre différentes figures féminines, dans leur rapport au désir lié à une rébellion intime. Entre les histoires d'Emma, d'Anna, de Jolente, d'Isabel, des échos se répondent, faisant apparaître les différences et les similitudes, les traces que la société du XIXe laisse encore en nous, de manière plus ou moins enfouie et refoulée.

« Emma et Anna ne sont pas les mêmes, analyse Tiago Rodrigues. *Le chemin de Bovary me semble bien plus menaçant et révolutionnaire que celui d'Anna Karénine. L'héroïne de Tolstoï est une aristocrate, qui ne menace pas vraiment les structures sociales et morales de la société à laquelle elle appartient. Celle de Flaubert est une femme normale, une provinciale, qui conteste de manière beaucoup plus fondamentale les règles de son temps. Et pourtant toutes deux connaissent la même fin tragique. »*

The Way She Dies prend ainsi le tour d'un hommage fou à la littérature et au rôle qu'elle peut jouer dans nos existences, quand on est capable de l'accueillir. En un palimpseste de strates superposées, en une Babel de langues, le spectacle, joué en français, en portugais et en flamand, tisse de manière impalpable différentes histoires entre fiction et réel, renvoyant notamment à l'histoire du Portugal. Si le personnage joué par Isabel Abreu apprend le français en lisant *Anna Karénine* dans la langue de Molière, c'est bien, comme le confirme Tiago Rodrigues, parce que *« sous la dictature, avant la "révolution des œillets", nombre de chefs-d'œuvre de la littérature mondiale étaient interdits au Portugal, et donc non traduits en portugais. Il fallait apprendre d'autres langues pour pouvoir les lire »*.

« Le seul héritage que tu m'as laissé a été ce livre. La seule chose qui m'appartient véritablement pèse 490 grammes. Le reste ne m'appartient pas. Ce sont des choses qui se trouvent dans le même temps et le même espace que moi. Elles ne m'appartiennent pas comme ce livre. Les autres livres sont sur l'étagère comme des briques dans un mur. Ce sont des choses. Ce livre n'est pas une chose. C'est quelqu'un », dit à un moment l'un des personnages.

Tiago Rodrigues est persuadé que *« l'art et la littérature peuvent changer nos vies, intimes et collectives, autant que la politique, mais avec plus de joie, de désir et de plaisir. Il faut juste rendre leur accès plus démocratique. L'art peut faire la différence, surtout pour ceux qui ne savent pas encore qu'il peut être un outil de changement »*. ■

FABIENNE DARGE

À VOIR
THE WAY SHE DIES
de et mis en scène
par Tiago Rodrigues
et le tg STAN, du 11 septembre
au 6 octobre au Théâtre
de la Bastille

« Ce livre a quelque chose de dangereux, qui peut transformer le couple que l'on est en train de vivre »

Les Gémeaux

Scène Nationale - Sceaux
SAISON 2019 / 2020

THÉÂTRE
ABGRUND / L'ABÎME
Maja Zade / Thomas Ostermeier / Schaubühne Berlin
Création en France / 3 au 13 octobre
LINDA VISTA
Tracy Letts / Dominique Pitoiset / Première en Île-de-France
Coproduction / 14 novembre au 1er décembre
A LOVE SUPRÊME
Xavier Durringer / Dominique Pitoiset / Nadia Fabrizio
Première en Île-de-France / 15 au 19 janvier
ARCHITECTURE
Pascal Rambert / Cour d'Honneur du Festival d'Avignon 2019
Coproduction / 24 janvier au 1er février
MON TRAÎTRE
Sorj Chalandon / Emmanuel Meirieu / 26 au 29 février
LA PETITE FILLE DE MONSIEUR LINH
Philippe Claudel / Guy Cassiers / Jérôme Kircher / 4 au 8 mars
LETTRES JAMAIS ÉCRITES
Estelle Savasta / 9 et 10 mars
LA TRAGÉDIE DU VENGEUR
Thomas Middleton / Declan Donnellan
Piccolo Teatro / Londres-Milan
Première en France / 18 mars au 2 avril

DANSE
DANSER CASA
Kader Attou et Mourad Merzouki / 6 au 8 décembre
FLI
Mehdi Ouachek / Soria Rem / En Résidence de Production / Coproduction / 14 et 15 décembre

DANSE-CIRQUE
ESQUIVE
Gaëtan Levêque et Cyrille Musy / Création - Coproduction
10 au 12 janvier

LES RENDEZ-VOUS CHORÉGRAPHIQUES DE SCEAUX
LA PASTORALE / Thierry Malandain / 24 au 26 avril
MÖBIUS / Coproduction / Cie XY et Rachid Ouramdane / 5 au 7 mai
GRAVITÉ / Angelin Preljocaj / 15 au 17 mai
BALLET DE L'OPERA NATIONAL DE LYON / Jiří Kylián / 27 au 29 mai

JAZZ
GUILLAUME PERRET QUARTET / 16 octobre
ORCHESTRE FRANCK TORTILLER / 5 novembre
VINCENT PIERANI QUINTET / 8 novembre
GARY BRUNTON / BOJAN Z / SIMON GOUBERT / 15 et 16 novembre
PREMIER PRIX / La Défense Jazz Festival 2019 / 29 novembre
SAMY THIEBAULT SEPTET / 11 décembre
EDWARD PERRAUD TRIO / 17 et 18 janvier
FRED PALLEM ET LE SACRE DU TYMPAN / 6 février
LAURENT COULONDRE TRIO / 27 et 28 février
ÉMILE PARISIEN QUARTET / 12 mars
FRANK WOESTE / BAPTISTE TROTIGNON / 27 mars

MUSIQUE
CHŒUR DE RADIO-FRANCE
Carmina Burana / Carl Orff
Direction : Martina Batič / 29 et 30 avril

RÉSERVATIONS : 01 46 61 36 67

Johan Leysen, comédien passeur

PORTRAIT | Dans les ruines irakiennes où est née la pièce de Milo Rau inspirée d'Eschyle, « Oreste à Mossoul », le Flamand de 69 ans a retrouvé le sens de l'engagement au théâtre : transmettre plutôt que se mettre en avant

Un homme marche dans les ruines de Ninive. Cheveux blancs, vêtements clairs : c'est le comédien flamand Johan Leysen, en mars 2019. Il est en Irak avec le metteur en scène Milo Rau et son équipe pour préparer *Oreste à Mossoul*, un spectacle remarquable qui lie hier et aujourd'hui, en partant des questions posées par la tragédie d'Eschyle : comment se reconstruire après la guerre ? Quelle justice mettre en place ? Quel pardon accorder ? Les images filmées en Irak dialoguent avec les scènes jouées en direct, et Johan Leysen interprète Agamemnon. Il est le premier à entrer sur le plateau. D'abord, il se présente, puis il raconte qu'à l'école d'art dramatique d'Anvers il a commencé par apprendre le texte du veilleur qui, sur le toit du palais de Clytemnestre, cherche dans le ciel étoilé les signes qui annonceront le retour de Troie d'Agamemnon.

« C'était bien d'entrer dans le métier avec le rôle d'un veilleur », dit en souriant Johan Leysen, un après-midi d'août, à Paris. A la ville, on retrouve chez le comédien cette force élégante qui lui a valu de croiser, au cinéma, Patrice Chéreau *(La Reine Margot)*, André Delvaux *(L'Œuvre au noir)*, Jean-Luc Godard *(Je vous salue Marie)*, Radu Mihaileanu *(Trahir)*, Raoul Ruiz *(Les Ames fortes)*, François Ozon *(Jeune et jolie)* ou Alain Raoust *(L'Eté indien)*... Mais c'est au théâtre que Johan Leysen réserve son grand amour. Il y est venu tout simplement : *« Au collège – l'équivalent belge du lycée français – on m'a demandé de jouer dans des spectacles. Je l'ai fait, je me suis senti heureux, et en plus j'ai reçu des compliments, alors qu'on ne m'en faisait pas pour mes études, parce que j'étais un élève moyen. »*

Susana AbdulMajid et Johan Leysen dans « Oreste à Mossoul », de Milo Rau. FRED DEBROCK

¶ À VOIR
ORESTE À MOSSOUL
de et mis en scène par Milo Rau, d'après *L'Orestie* d'Eschyle, du 10 au 14 septembre à Nanterre-Amandiers

Une guêpe dans le système

Mais Johan Leysen lisait, dans la maison *« pleine de bouquins »* où il a grandi au milieu de ses huit frères et sœurs, dont Frie, sa jumelle, qui, en 1992, fondera le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, qu'elle dirigera jusqu'en 2006. Les parents sont philologues, le père meurt tôt, la mère envoie son fils parfaire son français dans les Pyrénées, et s'inquiète quand il choisit de devenir comédien. *« Il faut dire qu'il n'y avait presque rien en théâtre dans les Flandres, à cette époque-là,* explique Johan Leysen. *C'est d'ailleurs peut-être le secret de la vague flamande qui a déferlé au début 1980 : on a dû réinventer la roue, et cela a été très libérateur. »* Johan Leysen s'inscrira dans le mouvement, mais avant, à la sortie de l'école de théâtre, il s'installe à Amsterdam, où il travaille avec une troupe qui s'appelle Baal, et veut, comme le héros de la pièce de Brecht, être une guêpe dans le système du théâtre hollandais. *« C'était la grande époque de la revue allemande* Theater Heute, se souvient Johan Leysen, *on montait les auteurs dont elle parlait, Botho Strauss ou Thomas Bernhard. »*

Au bout de quatre ans, le comédien quitte la troupe, mais il continue à vivre à Amsterdam, avant de s'installer à Paris il y a une vingtaine d'années, *« parce que c'est la seule ville où on peut voir un film d'Antonioni à 11 heures du matin, au Quartier latin »*. S'il joue sous la direction de Philippe Calvario *(La Mouette)* ou Hans-Peter Cloos *(Lulu)*, c'est à Christian Schiaretti, le patron du TNP de Villeurbanne, qu'il voue *« une reconnaissance jusqu'à* [sa] *mort »*, parce qu'il lui a confié le rôle-titre de *Père*, de Strindberg. Johan Leysen a aimé aussi faire le récitant dans des spectacles musicaux mis en scène par Heiner Goebbels ou Jacques Osinski. Il pense d'ailleurs que tous les comédiens devraient faire les récitants, parce qu'*« il faut compter, et dire bien les phrases au moment où elles doivent être dites. Cela empêche de tomber dans des flous artistiques »*. Ce refus du flou est essentiel pour Johan Leysen, dont le premier credo, dans le travail, est de se poser une question : pourquoi suis-je là, sur le plateau ?

« Des villes comme Mossoul n'intéressent plus, parce qu'elles ne sont plus dans l'actualité »

Johan Leysen avait travaillé avec les metteurs en scène belges et néerlandais les plus importants – parmi lesquels Guy Cassiers, qui lui a valu d'entrer dans la cour d'honneur du Palais des papes, à Avignon, pour jouer Gilles de Rais dans *Bloed & Rozen. Het Lied van Jeanne en Gilles (Sang & roses. Le chant de Jeanne et Gilles)*, en 2011 –, et n'avait depuis longtemps plus rien à prouver quand Milo Rau a demandé à le rencontrer pour *The Civil Wars* : *« Au départ, il voulait faire un spectacle sur les jeunes partis faire le djihad. Finalement, c'est devenu un spectacle sur les faillites des pères. »* Un lien s'est noué entre le metteur en scène et le comédien, qui avoue sans coquetterie : *« J'étais peut-être un peu endormi dans mon métier, même si j'avais du plaisir à jouer. Avec Milo, j'ai rencontré un jeune activiste, curieux, brutal, provocateur, et en même temps plein d'empathie pour les gens dont il parle dans ses spectacles. »*

« Beaucoup de metteurs en scène, poursuit Johan Leysen, *disent que leurs spectacles parlent d'aujourd'hui, du monde, de ce que nous sommes. Mais je trouve que souvent ils ne parlent de rien ou ils parlent d'aujourd'hui devant un public convaincu d'avance. Avec Milo, j'ai retrouvé un engagement vrai : ne pas se mettre en valeur comme comédien, mais être sur scène comme un interprète qui transmet quelque chose. »* Après *Civil Wars*, Johan Leysen participe à *Five Easy Pieces*, qui met en scène l'affaire Dutroux jouée par des enfants, et à *La Reprise, Histoire(s) du théâtre (I)*, un autre sujet délicat : la reconstitution du meurtre d'un jeune homosexuel à Liège, en 2012. Quand, début 2018, Milo Rau prend la direction du NTGent (Théâtre national de Gand), il demande à Johan Leysen de le rejoindre. En novembre, ils font un premier voyage à Mossoul avec une équipe réduite. Milo Rau connaît la ville, pour y être allé en 2016 suivre la route des réfugiés, quand il préparait *Empire*.

Chair brûlée d'une tragédie

Johan Leysen, lui, découvre. Bien sûr, il s'est préparé, mais *« je n'avais jamais vu ça, une ville qui essaye de se redresser après une guerre. Tout ce qui se passe dans la tête et le corps des gens, c'est terrible. Ce qui l'est aussi, c'est que des villes comme Mossoul n'intéressent plus, parce qu'elles ne sont plus dans l'actualité. Mais ceux qui y vivent sont dans "leur" actualité : ils ne savent pas ce qui les attend, ils essayent de se reconstruire. »* Dans le spectacle, Mossoul n'est pas un décor, mais la chair brûlée d'une tragédie que des artistes irakiens et flamands font dialoguer avec Eschyle. On voit Johan Leysen en Agamemnon tuer sa fille Iphigénie, en l'étranglant. On écoute une jeune femme raconter comment sa meilleure amie a été kidnappée et mariée de force à un djihadiste. On entend des musiciens jouer en public, ce qui était interdit, sous peine de mort.

A la fin, on assiste à l'arrivée d'une Athéna d'aujourd'hui : c'est une femme de Mossoul, qui a soutenu l'organisation Etat islamique (EI) pendant les six premiers mois, puis s'en est détournée. Son mari a été exécuté parce qu'il refusait de verser une partie de son salaire à la « cause ». Elle n'a pas de haine, travaille pour la Croix-Rouge. C'est elle qui mène le vote du chœur qui clôt la tragédie. Paix ou vengeance ? Ces Irakiens qui ont participé au tournage à Mossoul n'ont pas pu venir en Europe, où les comédiens flamands jouent avec des Irakiens vivant sur le continent. Johan Leysen aimerait les retrouver, organiser un stage pour eux, dans leur ville. *« C'est le moindre des cadeaux qu'on puisse leur faire. Ils se sont beaucoup engagés »*, dit-il. Une nouvelle fois, il s'agit d'être juste, d'être vrai, pour le comédien qui, à 69 ans, va toujours plus loin sur le chemin vers l'art et la vie. ■

BRIGITTE SALINO

T2G

SAISON 19-20

SUR LES BORDS #1 - RECONSTITUTION : LE PROCÈS DE BOBIGNY *MAYA BOQUET / ÉMILIE ROUSSET* - PLACE *TAMARA AL SAADI* - CARROUSEL *VINCENT THOMASSET* - LES HEURES CREUSES *DOMINIQUE PETITGAND* - ITEM *THÉÂTRE DU RADEAU* - LE RESTE VOUS LE CONNAISSEZ PAR LE CINÉMA *MARTIN CRIMP / DANIEL JEANNETEAU* - SUR LES BORDS #2 - LE BAIN *GAËLLE BOURGES* - FÚRIA *LIA RODRIGUES* - LIBERTÉ À BRÊME *RAINER WERNER FASSBINDER / CÉDRIC GOURMELON* - LA FACULTÉ DES RÊVES *SARA STRIDSBERG / CHRISTOPHE RAUCK* - LOVE IS IN THE HAIR *COMPAGNIE FOR HAPPY PEOPLE & CO* - RÉMI *HECTOR MALOT / JONATHAN CAPDEVIELLE* - ROMANCES INCIERTOS, UN AUTRE ORLANDO *NINO LAISNÉ / FRANÇOIS CHAIGNAUD* - SUR LES BORDS #3

ATELIERS LIBRES / REVUE INCISE / ADOLESCENCE ET TERRITOIRE(S) / COMITÉ DES LECTEURS / *DUUU RADIO RESTAURANT / TERRASSES ET PERMACULTURE

T2G — THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS | CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
DIRECTION DANIEL JEANNETEAU / 41, avenue des Grésillons – 92230 Gennevilliers
M 13 station Gabriel Péri / 01 41 32 26 26 / www.theatre2gennevilliers.com

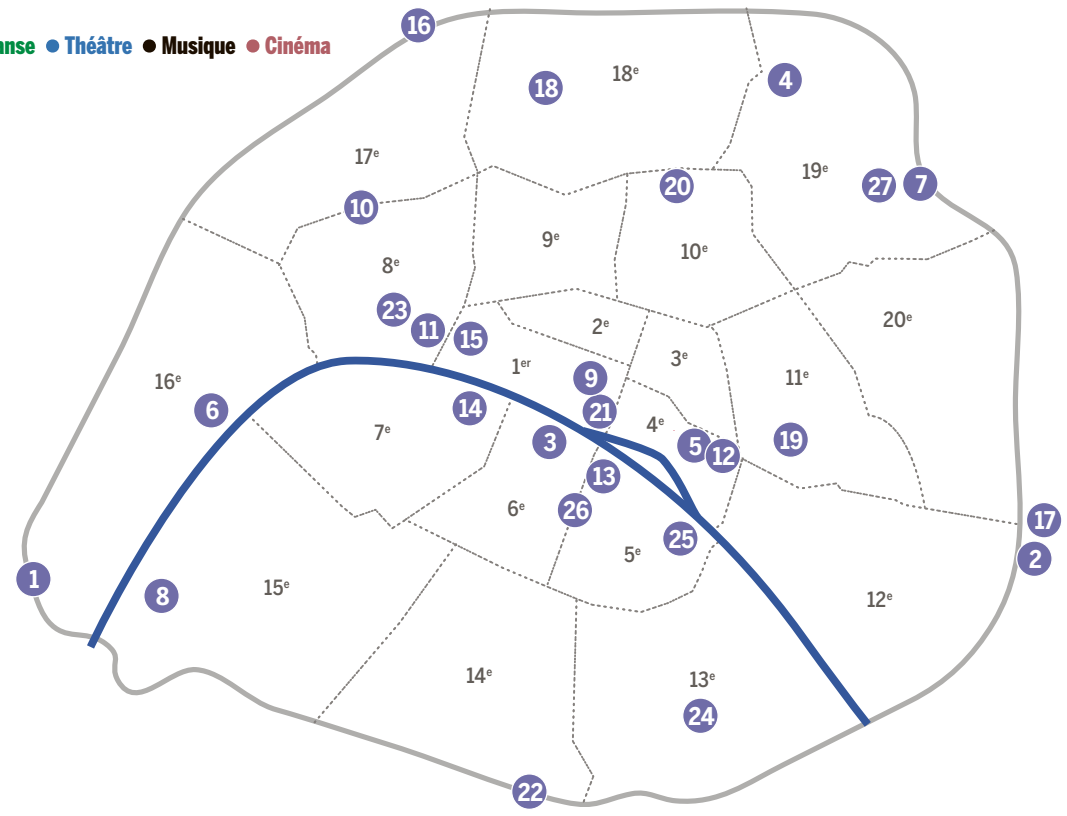
Ministère de la Culture | Ville de Gennevilliers | hauts-de-seine le département

Le Monde
SAMEDI 7 SEPTEMBRE 2019

Le programme à Paris

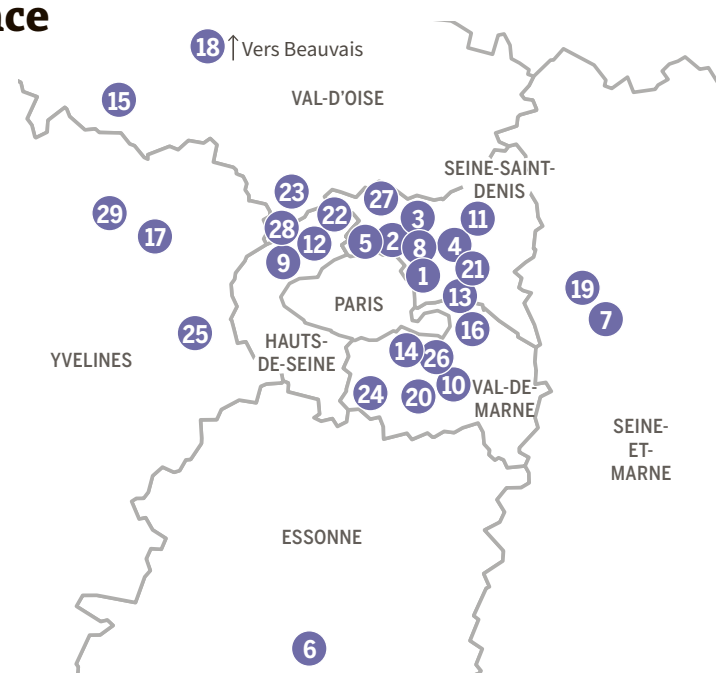
Réservations au 01-53-45-17-17 - www.festival-automne.com

● Arts plastiques ● Performances ● Danse ● Théâtre ● Musique ● Cinéma



1. Appartement-atelier de Le Corbusier
Gerard & Kelly, *Clockwork.* Du 16 au 18 octobre.
2. Atelier de Paris-CDCN
Talents Adami Paroles d'acteurs, Gwenaël Morin, *Uneo uplusi eurstagé dies.* Du 8 au 12 octobre.
3. Beaux-Arts de Paris
Anna Boghiguian. Du 11 octobre au 24 novembre.
Fanny de Chaillé, *Désordre du discours,* d'après *L'Ordre du discours,* de Michel Foucault. Le 8 novembre.
4. Le Centquatre-Paris
Fabien Gorgeart, Clotilde Hesme, *Stallone.* Du 8 au 19 octobre.
La Ribot, *Another Distinguée.* Du 13 au 16 novembre.
Merce Cunningham, Alessandro Sciarroni, *Winterbranch, TURNING_motion sickness version.* Du 18 au 21 décembre (avec le Théâtre de la Ville).
5. Centre Pompidou
La Ribot, *Panoramix.* Du 14 au 22 septembre.
La Ribot, *Se Vende* (exposition, partie I). Du 14 au 23 septembre.
Steven Cohen, *Put your Heart under Your Feet... and Walk !* Du 19 au 21 septembre.
Gisèle Vienne, *Crowd.* Du 25 au 28 septembre.
Jérôme Bel, *Isadora Duncan.* Du 3 au 5 octobre.
Sébastien Lifshitz, *L'Inventaire infini.* Du 4 octobre au 11 novembre.
Latifa Laâbissi, *White Dog.* Du 9 au 12 octobre.
Gerard & Kelly, *Schindler/Glass* (film). Le 10 octobre.
La Ribot, Mathilde Monnier, Tiago Rodrigues, *Please Please Please.* Du 17 au 20 octobre.
Mette Ingvartsen, *Moving in Concert.* Du 6 au 9 novembre.
The Wooster Group, *A PINK CHAIR (In Place of a Fake Antique).* Du 15 au 17 novembre.
Xavier Leroy, *Le Sacre du printemps* (2018). Du 21 au 23 novembre.
Richard Linklater, « Le cinéma, matière-temps ». Du 22 novembre 2019 au 6 janvier 2020.
Grand Magasin, *Grammaire étrangère. Leçon 6 : révisions.* Du 28 novembre au 1er décembre.
6. Chaillot-Théâtre national de la danse
Merce Cunningham, Petter Jacobsson, Thomas Caley. *Sounddance, Fabrications, For Four Walls.* Du 12 au 16 octobre (avec le Théâtre de la Ville).
Merce Cunningham, *Cross Currents, Pond Way, Walkaround Time.* Du 22 au 26 octobre (avec le Théâtre de la Ville).
7. Cité de la musique-Philharmonie de Paris
Claude Vivier, Luciano Berio, Gérard Grisey. Le 19 septembre.
Benedict Mason, *Chaplin Operas.* Le 11 octobre.
Mark Andre, Matthias Pintscher. Le 15 octobre.
James Dillon, Benedict Mason, Rebecca Saunders. Le 27 novembre.
8. Ecole des arts de la Sorbonne-Centre Saint-Charles
Fanny de Chaillé, *Désordre du discours,* d'après *L'Ordre du discours,* de Michel Foucault. Du 10 au 11 décembre (avec le Carreau du Temple).
9. Eglise Saint-Eustache
Antonin-Tri Hoang, *Disparitions.* Le 24 octobre.
10. Ecole supérieure du professorat et de l'éducation de Paris
GRAND MAGASIN, *Grammaire étrangère. Leçon 3 : comme quoi.* Le 14 octobre.
11. Jeu de paume
Marie Losier, « Confettis atomiques ! ». Du 5 au 23 novembre.
12. Lafayette Anticipations
Echelle humaine. Du 16 au 22 septembre.
13. Lycée Louis-le-Grand
GRAND MAGASIN, *Grammaire étrangère. Leçon 2 : il pleut.* Le 23 septembre.
14. Musée d'Orsay
Christodoulos Panayiotou (exposition). Du 19 octobre 2019 au 12 janvier 2020.
Christodoulos Panayiotou, *Dying on Stage.* Les 19 octobre, 23 novembre et 14 décembre.
15. Musée de l'Orangerie
Myriam Gourfink, *Glissements.* Le 30 septembre.
16. Odéon-Théâtre de l'Europe-Ateliers Berthier
Julie Deliquet, *Un conte de Noël.* Du 10 janvier au 2 février 2020.
17. Théâtre de l'Aquarium
Samuel Achache, Jeanne Candel, *La Chute de la maison.* Du 3 au 7 décembre.
Lionel Dray, *Les Dimanches de Monsieur Dézert.* Du 10 au 31 décembre.
Antonin-Tri Hoang, Samuel Achache, *Chewing Gum Silence.* Du 20 décembre 2019 au 11 janvier 2020.
18. Théâtre des Abbesses
Jeanne Balibar, *Les Historiennes.* Les 28 et 29 septembre.
Collectif GREMAUD/GURTNER/BOVAY, *Pièce.* Du 13 au 17 novembre.
Wen Hui, Jana Svobodova, *Ordinary People.* Du 5 au 9 novembre.
Faustin Linyekula, *Congo.* Du 20 au 23 novembre.
Jérôme Bel, *Rétrospective.* Du 27 au 29 septembre.
Claude Vivier, Gérard Pesson, Marton Illés, Isabel Mundry. Le 7 octobre.
19. Théâtre de la Bastille
tg STAN, Tiago Rodrigues, *The Way She Dies.* Du 11 septembre au 6 octobre.
Robyn Orlin, *Les Bonnes.* Du 4 au 15 novembre.
Jaha Koo, Cuckoo. Du 9 au 13 décembre.
20. Théâtre des Bouffes du Nord
Aurélie Charon, Amélie Bonnin, Caroline Gillet, *RADIO LIVE.* Le 4 novembre.
21. Théâtre du Châtelet
Merce Cunningham, *Summerspace, Exchange, Scenario.* Du 14 au 20 novembre (avec le Théâtre de la Ville).
William Forsythe, *A Quiet Evening of Dance.* Du 4 au 10 novembre (avec le Théâtre de la Ville).
Lena Herzog, *Last Whispers.* Le 21 novembre (avec le Théâtre de la Ville).
22. Théâtre de la Cité internationale
Emilie Rousset, *Reconstitution : le procès de Bobigny.* Les 19 et 20 octobre.
23. Théâtre de la Ville-Espace Cardin
Week-end Merce Cunningham. Les 5 et 6 octobre.
Mohamed El Khatib, *La Dispute.* Du 8 novembre au 1er décembre.
Boris Charmatz, *Infini.* Du 10 au 14 septembre.
Calixto Bieito, *The String Quartet's Guide To Sex and Anxiety.* Du 12 au 14 novembre.
Lena Herzog, *Last Whispers.* Les 22 et 23 novembre.
Claude Vivier. Le 18 novembre
24. Théâtre de la Ville-Le 13e art
Robert Wilson, CocoRosie, *Jungle Book,* d'après *Le Livre de la jungle,* de Rudyard Kipling. Du 6 octobre au 8 novembre.
25. Sorbonne Université-campus Pierre-et-Marie-Curie
GRAND MAGASIN, *Grammaire étrangère. Leçon 1 : maintenant et ici.* Le 16 septembre.
26. Sorbonne Université-amphithéâtre Richelieu
GRAND MAGASIN, *Grammaire étrangère. Leçon 5 : traité des passions.* Le 18 novembre.
27. La Villette-Grande Halle
Romeo Castellucci, *La Vita Nuova.* Du 19 au 24 novembre.
Christoph Marthaler, *Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter.* Du 21 au 24 novembre.
Merce Cunningham, *Rambert Event.* Du 4 au 7 décembre (avec le Théâtre de la Ville).
Merce Cunningham, *Cunningham × 100.* Le 30 novembre.

Et en Ile-de-France



1. CND, Centre national de la danse, Pantin
Merce Cunningham, « La Fabrique John Cage & Merce Cunningham ». Les 28 et 29 septembre.
Marco Berrettini, *Sorry, Do the Tour. Again !* Du 3 au 5 octobre.
La Ribot, *Laughing Hole.* Le 5 octobre.
La Ribot, *Se Vende* (exposition, partie II). Du 5 octobre au 16 novembre.
Marcelo Evelin, *A Invenção da Maldade.* Du 15 au 18 octobre.
La Ribot, Dançando com a Diferença, *Happy Island.* Du 7 au 9 novembre.
Volmir Cordeiro, *Trottoir.* Du 10 au 12 décembre.
2. La Commune-Aubervilliers
Ranters Theatre Company, *Intimacy.* Du 10 au 13 octobre.
Jérôme Bel, *Rétrospective.* Du 16 au 18 octobre.
Jérôme Bel, *Isadora Duncan.* Du 28 au 30 novembre.
Stefan Kaegi, Rimini Protokoll, *GRANMA. Les trombones de La Havane.* Du 4 au 8 décembre.
3. Conservatoire, Aubervilliers-La Courneuve
GRAND MAGASIN, *Grammaire étrangère. Leçon 4 : l'été.* Le 4 novembre.
4. La Dynamo, Pantin
Antonin-Tri Hoang, Samuel Achache, *Chewing Gum Silence.* Le 7 décembre.
5. Espace 1789, Saint-Ouen
La Ribot, Mathilde Monnier, Tiago Rodrigues, *Please Please Please.* Le 15 octobre.
Boris Charmatz, *Infini.* Le 19 novembre.
6. Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge
Julie Deliquet, *Un conte de Noël.* Le 6 décembre.
7. La Ferme du Buisson, scène nationale de Marne-la-Vallée
Julie Deliquet, *Un conte de Noël.* Les 19 et 20 décembre (avec le Théâtre de Chelles).
Jonathan Capdevielle, *Rémi.* Les 10 et 11 janvier 2020.
8. Les Laboratoires d'Aubervilliers
Craig Shepard, *On Foot : Aubervilliers.* Du 10 septembre au 3 octobre.
Craig Shepard, *Trumpet City : Aubervilliers.* Le 6 octobre (avenue de la République).
Claudia Triozzi, *Pour une thèse vivante (vers son geste), Un CCN en terre et en paille.* Du 12 au 30 novembre.
9. Maison de la musique de Nanterre
Aurélie Charon, Amélie Bonnin, Caroline Gillet, *RADIO LIVE.* Le 15 novembre.
Lena Herzog, *Last Whispers.* Le 7 décembre.
Merce Cunningham, *RainForest.* Le 15 décembre.
10. Maison des arts de Créteil
Wang Chia-Ming, *Dear Life.* Du 28 au 30 novembre
11. MC93, Bobigny
Steven Cohen, *Put your Heart under your Feet... and Walk !* Les 28 et 29 novembre.
Merce Cunningham, Miguel Gutierrez, *RainForest, Cela nous concerne tous (This Concerns all of us).* Du 28 au 30 novembre (avec le CND).
Frank Castorf, *Bajazet.* Du 5 au 14 décembre.
12. Nanterre-Amandiers
Milo Rau, *Oreste à Mossoul.* Du 10 au 14 septembre.
Jean-Luc Godard, « Le Théâtre Nanterre-Amandiers ouvre *Le Livre d'image* de Jean-Luc Godard ». Du 4 au 20 octobre.
Boris Charmatz, *Infini.* Du 13 au 16 novembre.
Boris Charmatz, *Levée.* Le 16 novembre.
Jonathan Capdevielle, *Rémi.* Du 23 novembre au 30 novembre.
13. Nouveau Théâtre de Montreuil
Antonin-Tri Hoang, Samuel Achache, *Chewing Gum Silence.* Le 23 novembre.
14. ! POC !, Alfortville
Emilie Rousset, *Reconstitution : le procès de Bobigny.* Le 16 novembre.
GRAND MAGASIN, *Grammaire étrangère. Leçon 6 : révisions.* Le 4 décembre.
Aurélie Charon, Amélie Bonnin, Caroline Gillet, *RADIO LIVE.* Le 11 décembre.
Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation itinérantes.* Le 18 janvier 2020.
Vincent Thomasset, *Carrousel.* Le 22 janvier 2020.
15. Points Communs, Cergy-Pontoise
Wen Hui, Jana Svobodova, *Ordinary People.* Les 20 et 21 novembre.
Merce Cunningham, *Summerspace, Exchange, Scenario.* Les 13 et 14 décembre.
16. La Scène Watteau, Nogent-sur-Marne
Julie Deliquet, *Un conte de Noël.* Le 13 décembre.
17. Théâtre Alexandre Dumas, Saint-Germain-en-Laye
Antonin-Tri Hoang, Samuel Achache, *Chewing Gum Silence.* Le 17 janvier 2020.
18. Théâtre du Beauvaisis
Merce Cunningham, Petter Jacobsson, Thomas Caley, *For Four Walls, Sounddance, RainForest.* Les 3 et 4 décembre.
Mohamed El Khatib, *La Dispute.* Le 6 décembre.
19. Théâtre de Chelles
Emilie Rousset, *Reconstitution : le procès de Bobigny.* Le 1er février 2020.
20. Théâtre de Choisy-le-Roi
Aurélie Charon, Amélie Bonnin, Caroline Gillet, *RADIO LIVE.* Le 3 décembre.
Jonathan Capdevielle, *Rémi.* Le 15 décembre.
Mohamed El Khatib, *La Dispute.* Le 12 janvier 2020.
21. Théâtre du Fil de l'eau, Pantin
Aurélie Charon, Amélie Bonnin, Caroline Gillet, *RADIO LIVE.* Le 18 décembre.
22. T2G-Théâtre de Gennevilliers
« Sur les bords #1 ». Du 4 au 6 octobre.
Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation itinérantes.* Le 6 octobre.
Emilie Rousset, *Reconstitution : le procès de Bobigny.* Du 10 au 14 octobre.
Vincent Thomasset, *Carrousel.* Du 16 au 25 novembre.
Théâtre du Radeau, *Item* (titre provisoire). Du 5 au 16 décembre.
23. Théâtre Paul Eluard, Bezons
Merce Cunningham, *Sounddance, RainForest, Solo.* Le 12 décembre.
24. Le Théâtre de Rungis
Emilie Rousset, *Reconstitution : le procès de Bobigny.* Le 30 novembre.
Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation itinérantes.* Le 28 janvier 2020.
25. Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines
Jonathan Capdevielle, *Rémi.* Du 15 au 18 janvier 2020.
26. Théâtre des Quartiers d'Ivry
Aurélie Charon, Amélie Bonnin, Caroline Gillet, *RADIO LIVE.* Le 7 novembre.
Samuel Achache, Jeanne Candel, *La Chute de la maison.* Du 11 au 15 décembre.
27. Université Paris-VIII, Saint-Denis
Fanny de Chaillé, *Désordre du discours,* d'après *L'Ordre du discours,* de Michel Foucault. Le 4 novembre (avec le CND).
28. Université Paris-Nanterre
Fanny de Chaillé, *Désordre du discours,* d'après *L'Ordre du discours,* de Michel Foucault. Les 6 et 7 novembre (avec Nanterre-Amandiers).
29. La villa Savoye, Poissy
Gerard & Kelly, *Modern Living.* Du 28 septembre au 6 octobre.

La Commune
Saison 2019-2020
centre dramatique national
Jérôme Bel
Sergio Boris
Olivier Coulon-Jablonka
Michel Didym
Däper Dutto
École des Actes
Monika Gintersdorfer
Maxime Kurvers
Laboratoire pour des Acteurs Nouveaux
Marie Lamachère
Marie-José Malis
Richard Maxwell
Ranters Theatre
Rimini Protokoll
Marion Siéfert
Leah Shelton
Stereoptik
Aubervilliers
2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16
lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers–Pantin Quatre Chemins